

A LA VIE, A LA MORT!

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR M. ANGEL,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Antoine,
le 14 mars 1840.

DISTRIBUTION :

KERVEG, vieux propriétaire.....	M. ÉMIL.	MARTHE, pauvre sœur.....	M ^{me} LÉDOVIC.
ANDRÉ POLIVEAU, ouvrier tourneur.	M. ADALBERT.	MADAME JOSSELIN, fermière.....	M ^{lle} LÉONTINE
BIGARRÉ, son ami.....	M. COLONNA.	MARIETTE, jeune paysanne.....	M ^{lle} ROGEE.
LUC, domestique de Kerveg.....	M. HENRY.	PAYSANS.	

La scène se passe en Bretagne, dans un petit village aux portes d'Anjou.

À gauche du spectateur, sur le premier plan, la maison de Kerveg; devant, un berceau formant tonnelle;
sur le troisième plan, du même côté, la demeure de Marthe; à droite, l'entrée de la ferme de madame
Josselin; au fond, la rivière; un bosquet d'arbres sur ses bords.

SCÈNE I.

POLIVEAU, dormant sous le berceau, puis MARTHE, PAYSANS.

(Il fait nuit.)

POLIVEAU, réveil.

Garçon, un bon à la mode !.. garçon, un petit salé aux choux !.. garçon..

CHOEUR lointain et se rapprochant vivement.

Aux de l'église.

A sa poursuite

Courons bien vite;

A la punir ici tout nous excite.

Notre coïtre.

Vile sorcière,

Va dans l'instant

Trouver ton châtiment.

MARTHE, se débattant au milieu des paysans.

Laissez-moi, par pitié, laissez-moi.

POLIVEAU, se réveillant en sursaut.

Hein ? qu'est-ce que c'est ?

PAYSANS.

A l'eau, la sorcière, à l'eau !

POLIVEAU, se levant vivement.

Comment, comment, une sorcière ?

PAYSANS.

Elle revient du sabbat.

MARTHE.

Je reviens de mon travail.

PAYSANS.

A l'eau !

POLIVEAU.

A l'eau, comme vous y allez !.. Comment, esti-

mables bas-bretons que vous êtes, au dix-neuvième siècle; siècle de la vapeur et du gaz hydrogène, vous croyez encore aux sorcières ?

MARTHE, à Poliveau.

Je vous en prie, sauvez-moi !

POLIVEAU.

Rassurez-vous, brave femme, on ne vous touchera pas tant que je serai vivant. (Arrachant à un paysan son bâton et faisant le moulinet.) Voyons, mes camarades, qui de vous veut lutter avec moi ?.. Vous avez beau rouler de gros yeux, vous ne me ferez pas peur.

Aux de l'Allouande.

Votre délire

Me fait sourire ;

Je vous admire,

Foi d'Parisien !..

Mais votre face,

Faites-moi place ;

Faa de grimace,

Je ne crains rien.

ENSEMBLE.

POLIVEAU.

Votre délire,

Etc, etc.

PAYSANS, reculant, après une courtisette où deux d'entre eux sont désarmés.

De notre dire

Osant bien rire,

Il nous admire

Le Parisien !..

Quand il nous chasse,

Faisons-lui place

Et sans grimace,
Il ne craint rien.

(Il dit par ses dents.)

SCENE II.

POLIVEAU, MARTHE.

(Après un instant de fait vers.)

POLIVEAU, les regardant s'éloigner.

Déjà... il n'y a pas de plaisir... Dites donc, les amis, quand vous voudrez, je vous donnerai votre revanche... En voilà des farceurs, quatre après une femme, et pour la jeter à l'eau encore !... Est-ce qu'il leur prend souvent de ces idées-là ?

MARTHE.

He les ! que trop souvent.

POLIVEAU.

Et /us pouvez rester dans ce satané pays ?

MARTHE.

J'y suis née... j'y trouve mon existence... laborieuse, il est vrai, car c'est lorsque je revenais de porter à Auray, un travail pressé, que ces paysans m'ont poursuivie et voulu faire un mauvais parti.

POLIVEAU.

Mais qu'ont-ils à vous reprocher, les imbécilles ?

MARTHE.

Ma pauvreté !... le peu d'éducation que je reçois en des temps meilleurs, la retraite où je vis, les nuits que je passe à filer ; de moi, tout leur est suspect... Si vous saviez combien on est arriéré ici !...

POLIVEAU.

Parbleu ! j'en ai déjà vu quelques échantillons, et moi-même pour ma part, je n'ai pas trop à me louer de votre Basse-Bretagne... Drôle de pays qui croit toujours à la sorcellerie, et où l'on ne voit que du cidre... encore s'il était bon !...

MARTHE.

Vous auriez souffert aussi ?

POLIVEAU.

Souffert, moi, jamais !... Ah ! bien oui, je suis pourvu du caractère le plus insouciant, le plus heureux ; c'est tout ce que le ciel m'a donné !

MARTHE.

Vos parents...

POLIVEAU.

Père inconnu, mère anonyme, additionnez la fortune et vous trouverez : zéro.

MARTHE.

Comment, vous n'avez pas même connu votre mère ?

POLIVEAU.

Ah ! c'est une histoire bien triste que celle-là. Une pauvre jeune fille de province, trompée par celui qu'elle aimait, repoussée de sa famille, et morte en me donnant le jour ; voilà ce que m'apprirent plus tard des voisins, auxquels elle avait toujours caché son nom. Ils furent chargés par elle de me remettre, comme un dernier souvenir, ce modeste anneau dont la misère même n'avait pu la séparer... Ah ! si jamais le hasard me faisait découvrir les parents barbares qui ont abandonné ma pauvre mère... un frère surtout, aussi riche que

dur... Mais, tenez, ne parlons pas de ça, car ça révolte.

MARTHE.

Mais qui vous recueillit ? Qui prit soin de vous ?

POLIVEAU.

Le Gouvernement : l'hospice des Orphelins me donna la pâtée et me fit apprendre un état, celui de tonneur, excellent état quand il va... malheureusement, il ne va pas souvent, surtout à Paris. En fait de tours, voyez-vous, trop de gens s'en mêlent.

Am des Cinq Étoiles, j'en ai vu beaucoup.

Où, la concurrence.

Dit

Ma chère, est immense,

Là.

Car chacun se presse

Pour

Nous faire voir sans cesse

L'tour !

Admirez dans la foule

C' brillant

Ménage où toujours roule

L'argent ;

L'époux n'a qu'un modique

Emploi,

Et même un train unique,

De roi.

La femme, au mari

Vante son ordre, sa prudence ;

Mais la médisance

Cite tout bas certain ami.

Où, la concurrence,

Etc., etc.

Cet homme de finance

Si va,

S'agit-il d' bienfaisance ?

N' dit rien.

Mais jamais il n' renonce

Sitôt

Que d'emprunts on prononce

Le mot.

Prêtant au pays,

Il nous parle, ô charlatanisme !

D'un patriotisme,

Et r'ient dix pour-cent tout compris.

Où, la concurrence,

Etc., etc.

Maintenant c'est à la Bourse

Surtout

Qu'on sait faire ressonner

De tout.

L'un prône sa marchandise

Sans prix.

L'autre son entreprise,

Quels cris !

C'est tout des farceurs,

Et même la voix publique

D'un nom plus énergique

Les baptise d' celui d' grands... blagueurs !

Où, la concurrence,

Etc., etc.

Alors, quand j'ai vu cela, j'ai dit adieu à la grande

ville et je me suis mis à faire le tour de France avec Bigarré.

MARTHE.

Bigarré ?

POLIVEAU.

Mon camarade d'apprentissage... Tout est commun entre nous... la peine, le plaisir et l'argent... quand il y en a... Par exemple, pour le quart-d'heure, absence totale.

MARTHE.

Il se pourrait ?

POLIVEAU.

C'est encore la faute de votre pays de sauvages. Voilà huit grands jours que nous parcourons Auray et ses environs, sans rencontrer un pouce d'ouvrage... Dam ! pendant ce temps-là... vous comprenez... on mange, on boit, on boit pas mal même... on ne paie pas... et finalement, hier soir, on nous a mis à la porte de l'auberge, sans souper, et, quel pis est, en retenant nos outils. Afin de tenter séparément la fortune, j'ai tiré à droite, Bigarré à gauche, et s'il n'est pas plus avancé que moi, ma foi !

MARTHE.

Ah ! je veux partager avec vous...

POLIVEAU.

Le fruit d'un travail pénible, du tout.

MARTHE.

Venez au moins, chez moi, vous remettre de vos fatigues.

POLIVEAU.

Plus tard... quand j'aurai rejoint Bigarré... Nous avons rendez-vous ce matin, à huit heures, sur la place d'Auray.

MARTHE, avec chagrin.

Ah ! je ne vous reverrai plus.

POLIVEAU.

Vous me reverrez, car vous êtes une brave et reconnaissante femme.

MARTHE.

Ah ! croyez bien que si je peux jamais contribuer à votre bonheur...

POLIVEAU.

Mon Dieu ! il ne faut qu'une occasion pour faire fortune, et je me suis laissé dire que tout homme la rencontre en sa vie.

MARTHE.

Oui, oui, vous la rencontrerez... c'est moi qui vous le prédis... vous le méritez bien.

POLIVEAU.

Votre demeure ?

MARTHE.

Cette chaumière.

POLIVEAU.

Votre nom ?

MARTHE.

Marthe la fieuse.

POLIVEAU.

Le mien, André dit Poliveau, vu le moelleux de mon langage et l'élégance de mes formes... Mais l'heure s'avance... Bigarré m'attend peut-être déjà... heureusement, il n'y a que quelques portées de fusil.

Ans de la Luce de M.-L.

Dans peu d'instans, je serai de retour.

Oui, répondant à vot' reconnaissance,

Je franchirai lestement la distance

Afin d' passer avec vous le rest' du jour.

Dans ce caution, venu pour mon malheur,

D' mon pays j' perdrais souvenance ;

Mais à vot' voit, à ces serens du cœur,

Je reconnais toujours la France !

Dans peu d'instans, etc.

MARTHE.

De tous mes vœux, j' désire vot' retour ;

Oh ! oui, cèdez à ma reconnaissance

Et franchissez lestement la distance,

Afin d' passer avec moi l' rest' du jour.

SCÈNE III.

MARTHE, seule.

Le digne jeune homme ! et dire que de braves gens comme lui souffrent, éprouvent des privations, tandis que d'autres, qui ne font jamais de bien à personne, ont tout à profusion... ce vieux Kervec surtout, dont l'avarice ne le cède qu'à la crédulité... c'est lui qui, par ses discours, m'a donné, dans le canton, la réputation d'un être malfaisant, lui qui autrefois... ah ! si je pouvais trouver l'occasion de me venger de ses dédains, et des persécutions que m'attire sa sottise... Le voici !

SCÈNE IV.

MARTHE, KERVEC.

KERVEC, s'arrêtant sur le pas de sa porte.

Brr !... quelle épouvantable nuit. (S'avancant.) J'ai rêvé que je devenais cheval, ça doit être mauvais signe... le ciel voudrait-il me punir de ce que jadis... (Apprenant Marthe.) Marthe la sorcière !

MARTHE.

Marthe la fieuse, M. Kervec.

KERVEC.

Oui, oui, c'est tout nu... Parbleu ! tu te trouves là à propos, et tu vas me donner l'explication...

MARTHE.

De quelque songe ridicule ?.. mon travail m'a tendu.

(Elle va pour entrer chez elle.)

KERVEC.

Arrête... je te paierai ce qu'il faudra.

MARTHE.

De l'or, à moi !

KERVEC.

Tout ce que tu voudras... on ne saurait trop payer celle qui possède les secrets de la science... Cette nuit encore tu as veillé.

MARTHE.

Je filais.

KERVEC.

Du tout, tu consultais les astres, tu filais dans l'avenir... Sais-tu bien, Marthe, que si tu te refuses plus long-temps à contenter mon désir, je puis m'en venger... La chaumière que tu habites, là, près de moi, m'appartient... ne me force pas à mettre fin à un voisinage qui déjà ne me sonrit guère.

MARTHE.

Ce voisinage ne vous a pas toujours dépla, M. Kervec... Rappelez-vous qu'autrefois...

KERVEC.

Autrefois, tu m'avais ensorcelé.

A la de l'air rapté.

J'étais alors dans mon adolescence;
Par des détours du plus mauvais aloi,
Tu profitas d'un inexperience.

MARTHE.

Mais vous avez dix ans de plus que moi.

KERVEC.

Où! oui, ce fut jadis de la magie
Qui m'aveugla, souvenir plein d'horreur!
D'autres, peut-être, eussent perdu la vie,
Moi, je perdis mon cœur,
J'perdis mon pauvre cœur.

MARTHE, souriant avec amertume.

Maintenant, je ne suis plus qu'une pauvre filleuse, sans fraîcheur, sans beauté; aussi depuis long-temps vous m'avez délaissée pour d'autres femmes.

KERVEC, regardant avec inquiétude du côté de la ferme.

Tais-toi, Marthe.

MARTHE.

M^{me} Josselin, la fermière?..

KERVEC.

Des affaires d'intérêt.

MARTHE.

Et la petite Mariette?..

KERVEC.

Sa mère m'a prié de veiller à son éducation... je lui apprends ses lettres.

MARTHE.

Soit!.. mais je vous en conjure, M. Kervec, ne m'exposez plus, par vos discours, à la haine de nos paysans, déjà trop portés à la crédulité.

KERVEC.

Tant que tu ne m'auras pas tiré mon hémiscope...

MARTHE, à part.

Il n'en démordra pas.

KERVEC.

Voyons, Marthe, une seule petite fois.

MARTHE.

Eh bien! ce soir... quand la nuit sera venue.

KERVEC.

Non, non, à l'instant, car ce maudit rêve me tracasse... J'étais cheval, et je n'avais pas de queue.

MARTHE.

Allons!..

KERVEC.

Pas de queue... Je crains quelque catastrophe.

MARTHE, prenant un ton solennel.

Puisque tu le veux absolument, Kervec, je vais te dévoiler les études que j'ai faites sur ta personne.

KERVEC.

Des études de chevrons?

MARTHE.

Tu main, (Kervec la lui donne.) Que lui dire?..

KERVEC, tremblant déjà.

Eh bien?..

MARTHE, redoublant de solennité.

Attends... (A part.) Déraisonnons au hasard.
(Elle fait un grand mouvement de surprise.)

KERVEC, tressaillant.

Est-ce que je serais en danger de mort?

MARTHE.

Ça dépend... Kervec!

KERVEC.

Sorcière?

MARTHE.

Le ciel rend parfois des arrêts bien extraordinaires.

KERVEC.

Je frémis!

MARTHE.

Et les destins sont souvent bien bizarres... L'astre sous lequel tu es né...

KERVEC.

Je suis né sous la planète de Vénus.

MARTHE.

Cet astre, dis-je, le plus capricieux, le plus fantasque de tous, a voulu que ton sort fut lié à la destinée d'une autre personne.

KERVEC.

Comment?

MARTHE.

Où, rien de ce qui concerne cette personne ne doit t'être indifférent... Quand son existence sera compromise, la tienne sera en péril, et... Faut-il tout te dire?

KERVEC, dont l'anxiété redouble.

Où, tout.

MARTHE.

Apprends donc que lorsqu'elle perdra la vie... toi même... une heure après...

KERVEC.

Une heure après?

MARTHE.

Tu auras cessé d'exister.

KERVEC.

Grand Dieu!.. Et cette personne... est-elle jeune?..

MARTHE, secouant la tête.

Hum!..

KERVEC.

En bonne santé?

MARTHE.

Ab!..

KERVEC.

Homme ou femme?

MARTHE.

Oh!..

KERVEC.

Marthe, son nom?

MARTHE.

Moi même, je ne pourrais te le dire.

KERVEC.

Oh! si... je te le demande à genoux.

(On entend Poliveau chanter dans le lointain.)

MARTHE, à part, avec joie.

Oh! quelle heureuse inspiration! (Haut.) Son nom?

KERVEC.

Où, Marthe, de grâce?

MARTHE.

André Poliveau, ouvrier tourneur.

KERVEC, cherchant.

Poliveau?.. totalement inconnu.

MARTHE.
Il est orphelin.
KERVEC.
Et je le trouverai ?
MARTHE.
Écoute, Kervec.
KERVEC.
J'écoute.
MARTHE.
Cette voix...
KERVEC.
Cette voix...
MARTHE.
C'est la sienne.
KERVEC.
La sienne !
MARTHE.
Il s'avance de ce côté... tu dois savoir ce qui
te reste à faire.
KERVEC.
Tu te retires ?
MARTHE.
Oui ; ma présence pourrait nuire, en ce mo-
ment, à vos destinées communes.
KERVEC, la poussant.
Va-t'en alors... va-t'en bien vite.
(Marthe entre chez elle.)

SCÈNE V.

KERVEC, POLIVEAU.

POLIVEAU, en entrant.
Pas plus de Digarré que sur la main... ma foi,
il viedra me trouver ici.
KERVEC, avec Jole.
C'est un jeune homme !
POLIVEAU.
Et ce damné d'aubergiste qui m'a ri au nez
quand je lui ai demandé à déjeuner.
KERVEC, l'examinant.
Il paraît assez bien constitué.
POLIVEAU.
Entrons chez la bonne Marthe.
KERVEC, s'avançant.
Où allez-vous, mon ami ?
POLIVEAU.
Votre ami ?
KERVEC.
Je vous connais beaucoup.
POLIVEAU.
En ce cas, vous êtes plus avancé que moi, car
je ne vous connais pas du tout.
KERVEC.
André Poliveau ?
POLIVEAU.
Parfaitement.
KERVEC.
Ouvrier tourneur.
POLIVEAU.
Ça y est.
KERVEC, à part et titant Poliveau.
Oui, oui, il est bien taillé ; je vivrai long-temps.
POLIVEAU, étonné.
Ah ! ça...
KERVEC.
Pardonnez, jeune homme, mais je vous porte
le plus vif intérêt.

POLIVEAU.
Je le veux bien.
KERVEC.
Votre santé me paraît bonne.
POLIVEAU.
Excellente... trop même.
KERVEC.
On n'a jamais trop de santé... Vous avez, je
parierais, des habitudes rangées.
POLIVEAU.
Oh ! rangées...
KERVEC.
Sobres.
POLIVEAU.
Par moments.
KERVEC.
C'est bien, jeune homme, c'est très bien... Et,
pour l'instant, nous voyageons ?
POLIVEAU.
Comme vous voyez, on fait son tour de France.
KERVEC, à part.
C'est le ciel qui l'a conduit vers moi. (Haut.)
Les voyages ont du bon, mais ils offrent certains
dangers... une diligence peut verser.
POLIVEAU.
Je vais toujours à pied.
KERVEC.
Alors, on court risque d'être écrasé.
POLIVEAU.
Je ne l'ai jamais été.
KERVEC.
Dieu merci !.. A votre place, je préférerais
me fixer quelque part.
POLIVEAU.
Sitôt que je trouverai un fonds passable et pas
cher... pas trop cher surtout.
KERVEC.
J'ai mieux que ça à vous proposer.
POLIVEAU.
Bah !
KERVEC.
Une place.
POLIVEAU.
Où ?
KERVEC.
Ici, chez moi.
POLIVEAU.
Si elle est bonne, ça me va.
KERVEC.
Superbe ! rien à faire.
POLIVEAU.
Rien à faire, ça ne me va plus ; j'aime à ga-
gner le pain que je mange.
KERVEC.
Oh ! quand je dis rien, c'est-à-dire, peu de
chose... une besogne douce, facile... (Lui pre-
nant la main.) Je ferai tout pour vous conserver
près de moi.
POLIVEAU.
Tout... je n'en demande pas davantage.
KERVEC.
Quel heureux caractère !
POLIVEAU.
Après ça, voyez-vous, comme je t'aime pas
les difficultés, au moindre grabuge entre nous,
je porterais ailleurs mes pas, et tout serait dit.
KERVEC.
C'est ce que je ne veux pas, c'est ce que je ne

voudrai jamais. (Lui serrant toujours la main.)

Entre nous, Poliveau, c'est à la vie...

POLIVEAU, le secouant rudement aussi.

A la mort!...

KERVEC, à part.

Le destin parle par sa voix.

POLIVEAU, à part.

Le fait est qu'il a une bonne tête, et si j'osais... Pourquoi pas?... (Haut.) Monsieur...

KERVEC.

Kervec.

POLIVEAU.

Diable de nom! J'en aimerais mieux un autre... mais enfin, puisque c'est le vôtre... En attendant que j'entre en fonctions, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen... là, sans façon, de...

KERVEC.

Quoi donc, mon ami?...

POLIVEAU.

De déjeuner, car je meurs...

KERVEC, déjà alarmé.

Comment, vous mourrez!...

POLIVEAU.

Je meurs de faim.

KERVEC.

C'est une très mauvaise habitude.

POLIVEAU.

Croyez qu'il a fallu des circonstances tout-à-fait particulières...

KERVEC.

Quelle imprudence!... (Appelant.) Luc! Luc! Viendra-t-il? Luc!

SCÈNE VI.

LES MÉMES, LUC.

LUC, d'un air malin.

Monsieur?

KERVEC.

Vite, sers à déjeuner à ce jeune homme, à mon ami Poliveau.

POLIVEAU.

Là, sous ce berceau.

LUC.

Que servira-t-il, monsieur?

POLIVEAU.

La moindre des choses.

KERVEC.

Parbleu! du pain, d'abord.

POLIVEAU.

Du pain blanc.

KERVEC.

Du fromage.

POLIVEAU.

Des côtelettes.

KERVEC.

Du cidre.

POLIVEAU.

Non, du vin... avec une tranche de jambon sauté dans la poêle, ça me suffira... Mais, tenez, je vais tout préparer moi-même, ce sera plus vite fait.

KERVEC.

Mais saurez-vous bien...

POLIVEAU.

Faire sauter votre jambon?... Oui, oui, et vos bouteilles aussi... Allons, Luc!

LUC.

Faut-il, monsieur?

POLIVEAU.

Comment, s'il faut... Certainement. En avant, marche! (Il entraîne Luc.)

KERVEC.

Oh! mon Dieu! s'il allait tout bouleverser... Ah! je veux... (Il va pour les suivre, quand M^{me} Josselin parait.) La dernière!...

SCÈNE VII.

KERVEC, M^{me} JOSSELIN.

M^{me} JOSSELIN.

Ah! je vous jugeais mal, voisin... Je le vois, vous vous disposez à me faire votre visite accoutumée.

KERVEC, tourmenté.

Effectivement, voisine; j'allais me rendre chez vous.

M^{me} JOSSELIN.

Comme vous me dites cela.

POLIVEAU, dans la maison.

Luc, du bon feu! Allume, mon ami, allume!

KERVEC, à part.

Il est capable d'incendier ma maison... Ah! je brûle!... (Haut.) Excusez, voisine, mais il faut absolument...

M^{me} JOSSELIN, le retenant.

Vous ne me quitterez pas ainsi, car je suis venue causer avec vous de nos affaires... il est temps d'en finir.

POLIVEAU, toujours dans la coulisse.

Luc, embroche ce poulet, embroche!

KERVEC, à part.

Il ravage ma volaille!

M^{me} JOSSELIN.

Voyons, à quand notre mariage?

KERVEC.

A bientôt, voisine, à bientôt.

M^{me} JOSSELIN.

Ce n'est pas que je tienne beaucoup à vous, au moins, et si ce n'était pour mettre fin à des discussions d'intérêt... Rendez-moi les dix arpens de terre que vous avez eu l'art de comprendre dans les vôtres, et je vous laisse bien volontiers tranquille.

(Bruit de vaisselle qu'on brise.)

KERVEC, à part.

Il casse ma vaisselle, maintenant!

M^{me} JOSSELIN.

Ah! De superbes racers, mes chers.

Froment, avoine, foin, luzerne,

Tout pousse à merveille chez nous;

Mais vous savez...

(A elle-même.)

Et ça m'concerne...

A Kervec.

Que ce qui manqué, c'est sont les époux.

Bien changeante est la destinée!

Eh! mais, mon Dieu! dans ce pays,

Il ne faut qu'une bonne année

Pour qu'il pousse aussi des maris.

Et alors, je trouverai facilement un mari plus jeune que vous.

KERVEC, toujours préoccupé.

Oui, voisine.

M^{me} JOSSELIN.
Moins laid.

KERVEC.
Oui, voisine.

M^{me} JOSSELIN.
Et qui ait de l'esprit, tandis que vous...

KERVEC.
Oui, voisine. (Nouveau bruit.) Encore!... Je n'y tiens plus. (Il va pour entrer chez lui.)

M^{me} JOSSELIN, furieuse.
Eh quoi! vous ne m'écoutez seulement pas... Ah! c'en est trop!... M. Kervec, je ne souffrirai pas plus long-temps vos impertinences.

KERVEC.
Pardon, voisine, pardon, mais...

M^{me} JOSSELIN.
Aujourd'hui même, vous me rendrez ce qui m'appartient, ou bien vous entendrez parler de moi.

KERVEC.
Voisine...

M^{me} JOSSELIN.
Je ne vous écoute pas!
(Elle rentre brusquement chez elle.)

SCÈNE VIII.

KERVEC, LUC; puis POLIVEAU.

LUC, accourant.
Monsieur, monsieur, venez donc; ce damné de Parisien met tout à feu et à sang.

POLIVEAU, une poêle à la main.
Eh bien! drôle, où es-tu passé?... Veux-tu bien me prendre ceci, (Il le coiffe avec la poêle.) et me dire où sont les clés de la cave?

LUC, à Kervec.
Monsieur, faut-il?

POLIVEAU.
M'obéiras-tu, maraud, quand je te parle?... Ici, Luc! Luc, ici!... voilà pour t'apprendre à m'obéir!...

(Il le fait passer devant lui et lui allonge un coup de pied.)

KERVEC.
Heureusement que cette fois... (Il va encore pour les suivre, Mariette paraît.) Ciel! Mariette!... Je n'en sortirai pas.

SCÈNE IX.

KERVEC, MARIETTE.

MARIETTE.
L'heure de la leçon que vous me donnez tous les matins est passée depuis long-temps, et maman m'envoie savoir si vous n'êtes pas malade.

KERVEC.
Non, mon enfant, je me porte bien; mais des affaires...

MARIETTE.
Si vous vouliez, je pourrais prendre ma leçon chez vous.

KERVEC.
En ce moment, c'est impossible.

MARIETTE.
Pourquoi?

KERVEC.

Ah! ce serait trop long à te dire.

SCÈNE X.

LES MÊMES, POLIVEAU, LUC, apportant le déjeuner.

POLIVEAU, tenant deux bouteilles de chaque main.
Dépêchons, lambin, dépêchons!... Une jeune personne!... (Il dépose les bouteilles et s'approche de Kervec.) Est-ce que mademoiselle est votre fille?

KERVEC.
Ma fille, y pensez-vous?... Je ne suis pas d'un âge...

POLIVEAU.
Ah! bah! laissez donc! vous pourriez lui servir de grand-père... Après ça, vous me direz qu'il n'y a pas du tout de ressemblance entre vous deux... Mademoiselle est fort gentille...

MARIETTE, sautant.

Monsieur...
POLIVEAU.

Et vous, vous êtes fort...
KERVEC, vivement.

Mariette, veuillez retourner près de votre mère.

MARIETTE.
Mais ma leçon de lecture?

KERVEC.
Je vous la donnerai plus tard.

MARIETTE.
Vous aviez promis de me faire épeler aujourd'hui.

KERVEC.
Dans une heure.

POLIVEAU, lui frappant sur le ventre.
Ah! nous instruisons les fillettes, papa.

KERVEC.
Finissez donc, vous me faites mal... Allez, Mariette; laissez-nous... vous m'entendez.

MARIETTE.
Oh! mon Dieu, monsieur, je m'en vais... vous n'avez pas besoin de tant me presser... D'habitude, vous êtes plus aimable que ça. (Jetant un regard sur Poliveau avant de sortir.) A la bonne heure, l'autre est gentil.

SCÈNE XI.

KERVEC, POLIVEAU.

POLIVEAU.
Ah ça! vous allez me tenir compagnie.

KERVEC.
Impossible! j'ai déjà déjeuné.

POLIVEAU.
Ca ne fait rien, vous recommencerez. (Le faisant asseoir.) Allons, mettez-vous là, et ne bouchez pas... c'est moi qui régale... Mangeons!
(Il met les bouteilles doubles.)

KERVEC.
Mais je ne pourrai jamais...

POLIVEAU.
Buvons!

KERVEC.
Je ne suis pas habitué...

Mangeons!

POLIVEAU.
KERVEC.

Il dévore... Poliveau, mon ami, vous allez vous étrangler.

POLIVEAU.
Buvons!

KERVEC.

Une indigestion est si vite attrapée.

POLIVEAU.
Les indigestions et moi, nous ne passons jamais par la même porte... Mangeons! (A part.) Ah! si mon pauvre Bigarré était là...

KERVEC.

Il me fait frémir... Voyons, Poliveau, soyez raisonnable.

POLIVEAU.
Je me modère... Buvons!

KERVEC.

Toujours.

POLIVEAU.
Je sens que ça commence à aller mieux, et nous pouvons causer de la place en question... Qu'est-ce que j'aurai à faire?

KERVEC.

D'abord, les travaux des champs à surveiller.

POLIVEAU, secouant la tête.
Pas fort.

KERVEC.

Puis, les comptes de la maison.

POLIVEAU, de même.
Pas fort encore... Est-ce qu'il n'y aurait pas une caisse à tenir... des mouvements de fonds à diriger?

KERVEC.

Si fait... quelquefois.

POLIVEAU.
Tant mieux! j'ai beaucoup de goût pour les mouvements de fonds... Ah! dites donc, à propos de fonds, je vous demanderai une petite avance sur mon traitement.

KERVEC, se levant.
Une avance?...

POLIVEAU.
Mes outils sont en gage à Auray, et il me tarde de les retirer... Oh! mon Dieu! presque rien... dix écus.

KERVEC.

Presque rien... dix écus!

POLIVEAU.
Voyons, papa Kervec, vous qui m'avez promis de faire si bien les choses... laissez-vous aller, hein? (Il lui frappe sur le ventre.)

KERVEC, tirant lentement une petite bourse en cuir.
Je vous ai déjà dit que j'étais très sensible.

POLIVEAU, s'emparant de la bourse.
Moi aussi... à vos aimables procédés; merci, papa Kervec.

KERVEC, stupéfait.
Il n'attend pas qu'on la lui donne.

POLIVEAU.
On ne me rira plus au nez maintenant; j'ai de l'argent, et je pourrai prendre ma revanche des insolents qui se sont moqués de moi... Oui, oui, je veux leur donner une bonne danse... (A part.) Et puis Bigarré tarde bien.

KERVEC.

Mais si vous attrapiez des coups?

POLIVEAU.
Soyez tranquille, je les rendrai; quand on sait tirer comme moi...

KERVEC.
Le pistolet, grand Dieu!

POLIVEAU.
Non, le chausson... partons.

KERVEC, s'accrochant à lui.
Tu n'iras pas.

POLIVEAU.
Mais puisque je vous dis que je n'ai rien à craindre.

KERVEC.
C'est égal, j'en ai le veau pas.

POLIVEAU.
Voulez-vous voir un échantillon de ma science? supposons que vous êtes mon adversaire; regardez bien... une... deux... trois. (Il lui passe la jambe et l'assole par terre.) Garçon, servez!.. monsieur est à table!

KERVEC, avec désespoir.
Il m'échappe!

(Au moment où Poliveau s'élançait sur la route d'Auray, on entend un roulement de voix.)

POLIVEAU.
C'est lui! (Il répond au cri de ralliement.) Par ici, ohé!.. par ici!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BIGARRÉ.

POLIVEAU.
Je ne me trompais pas... Bigarré!

BIGARRÉ.
Poliveau... Enfin!

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

KERVEC.
Qu'est-ce que c'est que celui-là?

POLIVEAU.
Mais faisons les choses en règle. (A Bigarré et prenant gravement Kervec par la main.) Jeune homme, je vous présente mon ami Kervec, propriétaire bas-breton, respectable sous tous les rapports... saluez!

BIGARRÉ, saluant avec gravité.
Propriétaire... bien certainement...

(Kervec pâlit avec honte.)

POLIVEAU, à Kervec et prenant Bigarré par la main.
Vieillard, je vous présente mon compagnon de voyage, Marcel Bigarré, artiste tourneur, doué d'un physique des plus avantageux... figure à la romaine... le nez compris... saluez!

(Ils se saluent de nouveau.)

BIGARRÉ, à Poliveau.
Où as-tu pêché cet oiseau-là?

POLIVEAU, à moi-même.
Un bienfait du ciel, tu verras. (Haut.) Maintenant, Bigarré, nous ne nous quitterons plus, et tu peux regarder la maison de mon estimable ami, comme la tienne.

KERVEC.
Hein! qu'est-ce que vous dites-là?

POLIVEAU.
Oh! il n'est pas d'une forte dépense... le garçon le plus tranquille, le plus rangé... une véritable demoiselle.

BIGARRÉ, à part.

Où, prends garde de le perdre.

POLIVEAU.

D'ailleurs, pour peu que vous teniez à moi...

KERVEC.

Beaucoup.

POLIVEAU.

C'est une affaire arrangée. (A Bigarré.) Tu vois que mon ami est le meilleur homme du monde.

BIGARRÉ.

Enchanté, propriétaire, d'avoir fait votre connaissance...

KERVEC.

Il n'y a pas de quoi.

BIGARRÉ.

Si fait, propriétaire, et, pour ma part, croyez bien... Dis donc, Poliveau, je vis toujours sur notre repas d'hier matin.

POLIVEAU.

Que ne parlais-tu?... Nous allons nous mettre à table.

KERVEC.

Mais vous en sortez.

BIGARRÉ.

Où y a-t-il des vivres... de la boisson?

POLIVEAU.

C'est pour l'encourager.

KERVEC.

Il me semble qu'il n'a pas besoin de ça.

POLIVEAU.

Vous chargez-vous de lui tenir tête?

KERVEC.

Eh bien ! oui, j'aime mieux ça... je saurai me modérer, moi. (A part.) Je déjeunerai pour la troisième fois d'aujourd'hui... A force de précautions, je finirai par tomber malade. (Brusquement à Bigarré.) Venez !

BIGARRÉ.

Voilà, propriétaire, voilà !

POLIVEAU.

Air : Vaudrille de la Tivoli.

Où, sans façon,

En gai luron,

Fais sauter mainte bouteille

A merveille,

Entr' vrais amis,

Rien n'a de prix :

Ton couvert pour toujours est mis.

Ce bon vieillard, par le ciel illuminé,
Veut que son bien devienne tel le nôtre.

KERVEC.

Moi je veux ça...

(A part.)

D'avance j'esuis ruiné,

Pour peu qu'eul-là mange, hélas ! autant que
(l'autre.

ENSEMBLE.

POLIVEAU et BIGARRÉ.

Où, sans façon,

Etc., etc.,

KERVEC.

Où, sans façon,

En gai luron,

Il s'en saut la bouteille

A merveille.

Mes vins de prix

Seront tous pris :

Son couvert pour toujours est mis.

(Kervec et Bigarré sortent.)

SCÈNE XIII.

POLIVEAU, seul.

On a bien raison de ne jamais désespérer du sort... Voilà l'occasion que j'attendais depuis si long-temps. Hier, sans argent, sans asile ; aujourd'hui, tout me pleut. Je ne sais ce que j'ai fait à ce vieux bonhomme de Kervec, mais il est d'un laisser-aller... d'une générosité... (Baisant l'anneau qu'il porte au doigt.) Ah ! ma pauvre mère, si tu vivais encore !... Quand je dis que tout me pleut, il n'y a que les femmes qui ne pleurent pas ; il est vrai que dans ce pays-ci, elles ne sont pas du premier numéro, excepté pourtant cette petite Mariette... elle est gentille à éroquer celle-là, et...

SCÈNE XIV.

POLIVEAU, MARIETTE.

MARIETTE, entrant.

Il m'a dit de revenir dans une heure.

POLIVEAU.

Tiens, la voici justement.

MARIETTE.

Encore ce jeune homme !

POLIVEAU.

Je ne sais pas si c'est l'effet du déjeuner, mais je la trouve encore plus jolie.

MARIETTE.

Comme il me regarde !... (S'avançant.) M. Kervec ?

POLIVEAU.

Il est occupé pour le quart-d'heure ; mais, si vous voulez, ma belle enfant, je pourrais le remplacer dans ses fonctions de maître d'école.

MARIETTE, avec admiration.

Vous savez lire !...

POLIVEAU.

Couramment, je m'en fante... A Paris, on a suivi la mutuelle.

MARIETTE.

Quoi ! vous venez de Paris?... C'est bien loin, n'est-ce pas ?

POLIVEAU.

Mais, oui, il y a une bonne trotte.

MARIETTE.

Que vous êtes heureux, vous avez vu cette grande ville ; tandis que moi, je n'ai jamais quitté ce village.

POLIVEAU.

Pauvre petite, elle m'attendra.

MARIETTE.

Où tout le monde est si mal mis, si laid.

POLIVEAU, la regardant tendrement.

Les hommes surtout.

MARIETTE.

Oh ! oui ; M. Kervec est le plus beau.

POLIVEAU.

Superbe échantillon !... Mais vous, Mariette, à quel vous occupez-vous ici ?

MARIETTE.

Je couds, je file.

POLIVEAU, à part.

Ah ! si je pouvais...

MARIETTE.

J'ai soin de nos poules... je traite nos vaches.

POLIVEAU.

Heureuses bêtes !

MARIETTE.

Je cueille les fruits... je bats le beurre.

POLIVEAU.

Qué de talents d'agrément !

MARIETTE, avec orgueil.

Et, puis, je sais faire aussi de la galette.

POLIVEAU.

Vous savez faire la galette... elle est charmante !

MARIETTE, soupirant.

Ah ! c'est bien triste.

POLIVEAU.

La galette... pas trop.

MARIETTE.

Au moins, quand je saurai lire, je pourrai m'amuser... m'instruire... je lirai le Petit-Poucet.

POLIVEAU.

Petit-Poucet ?... (A part.) Trouvez-moi donc ça à Paris !

MARIETTE.

Cendrillon, Peau-d'âne ; on dit que c'est magnifique.

POLIVEAU.

Oui, oui ; mais il est un livre encore plus joli, Mariette.

MARIETTE.

Encore plus joli... Lequel ?

POLIVEAU.

Le Livre de l'Amour.

MARIETTE.

Je n'en ai jamais entendu parler.

POLIVEAU.

On en a cependant tiré bien des éditions !

Am : *Value de L'édition.*

Touchant.

Charmant

Ouvrage.

A tout âge.

Il n'est vraiment

Rien d'plus amusant !

Ce livre suprême

N'contient, l'croiriez-vous ?

Qu'un mot : je vous aime !

MARIETTE.

Mon Dieu ! qu'il est doux.

ENSEMBLE.

Touchant,

Etc., etc.

MARIETTE.

Mais il s'lit trop vite.

POLIVEAU.

Sans jamais s'lasser.

Ma chère, on s'est quitté

Pour recommencer.

ENSEMBLE.

Touchant,

Etc., etc.

MARIETTE.

On vient... déjà... c'est dommage !

POLIVEAU.

Votre main est toute tremblante.

MARIETTE.

Si c'était M. Kervec ?..

POLIVEAU.

Ne craignez rien, gentille Mariette.

MARIETTE.

Oh ! non, il ne faut pas qu'il nous surprenne ensemble. (Elle se sauve.)

POLIVEAU, la suivant.

Ah ! je ne vous quitte pas ainsi ?

SCÈNE XV.

BIGARRÉ, un pen en train.

Dieu ! le succulent repas... et du vin ; m'en suis-je repassé... il y avait si long-temps que j'en étais sevré... huit jours au moins... Ah ! il me passe par la tête une foule d'idées agréables... d'idées voluptueuses... et s'il se trouvait là quelque petit minois chiffonné... Oh ! oh ! qu'est-ce que j'aperçois ?..

SCÈNE XVI.

BIGARRÉ, M^{me} JOSSELIN.M^{me} JOSSELIN.

Il sait que je me suis en allée furieuse, eh bien ! il n'est pas seulement venu me faire ses excuses.

BIGARRÉ, l'examinant.

Bon genre... belle tenue.

M^{me} JOSSELIN.

Patience, M. Kervec...

BIGARRÉ.

Ah ! si j'avais mon habit noisette et mon pantalon-prune de reine-claude... Malheureusement, j'ai laissé tout ça chez ma tante.

(Il brousse son chapeau et boutonne sa veste.)

M^{me} JOSSELIN, l'apercevant.

Quel est cet étranger ?

BIGARRÉ.

Elle m'a vu !

(Il se confond en salutations grotesques.)

M^{me} JOSSELIN.

Il est fort bonneté, toujours.

BIGARRÉ.

Je crois que la première impression ce m'a pas été trop défavorable... c'est l'effet que je produis d'habitude... (Redoublant de salutations.) Madame...

M^{me} JOSSELIN.

Vous avez peut-être perdu votre chemin, car vous ne paraissez pas être du pays.

BIGARRÉ.

Non, femme divine, et vous ?

M^{me} JOSSELIN.

La question est plaisante, demander à la femme Josselin si...

BIGARRÉ.

Quoi ! vous seriez M^{me} Josselin... Je vous connais alors, beaucoup, beaucoup

M^{me} JOSSELIN.

Vous ?

BIGARRÉ.

C'est-à-dire, vos propriétés... Tout le long de la route, depuis Aray, je n'ai entendu par-

ler que de vous ; et quand je demandais : à qui ces beaux peupliers ? A M^{me} Josselin, me répondait-on ; et ce champ de blé ?.. M^{me} Josselin... et cette luzerne ?.. M^{me} Josselin... et cette avoine ?.. M^{me} Josselin... et ces pommes de terre ?.. M^{me} Josselin... toujours M^{me} Josselin... C'était pis que le marquis de Carabas.

M^{me} JOSSELIN.

Dam ! quelque veuve, ou prospère quand on a de l'ordre, de l'activité ; mais vous n'avez pas tout vu.

BIGARRÉ.

Vraiment.

M^{me} JOSSELIN.

J'élève du bétail.

BIGARRÉ.

Des bœufs ?

M^{me} JOSSELIN.

J'en possède trois cents têtes.

BIGARRÉ.

Trois cents têtes de bœufs !

M^{me} JOSSELIN.

Magnifiques.

BIGARRÉ.

Ah ! la vôtre l'est encore plus.

M^{me} JOSSELIN.

Eh ! mais...

BIGARRÉ, à part, avec satisfaction.

Voilà, je m'en pique, un compliment un peu soigné. (Il se pose.)

M^{me} JOSSELIN, à part.

Ce garçon-là a une petite figure toute drôle.

BIGARRÉ, à part.

Elle sourit, ça prend... chaud !.. (Haut et vivement.) Fermière !

M^{me} JOSSELIN.

Voyageur ?

BIGARRÉ.

Je ne peux pas vous dire tout ce qui se passe en moi.

M^{me} JOSSELIN.

Il s'y passe donc des choses bien extraordinaires ?

BIGARRÉ.

Extraordinaires, c'est le mot... Fermière !

M^{me} JOSSELIN.

Voyageur ?

BIGARRÉ.

Jusqu'ici, j'ai voltigé de branche en branche, sur toutes les routes de France, semblable à l'oiseau qui a perdu son nid... je tenais plus du perron que de l'homme, et pourtant, j'ose le dire, je ne manque pas d'agréments personnels... j'en possède une foule d'agréments personnels, dont le détail serait trop long... J'arrive au fait... voulez-vous de moi ?

M^{me} JOSSELIN.

Comment ?

BIGARRÉ.

En qualité de n'importe quoi... garçon de ferme... labourneur... jardinier... palefrenier... tout ce que vous voudrez... Je ne sais pas manier une bêche, et je n'ai jamais vu la charrue que de profil ; mais c'est égal, vous me rendriez et plus adroit de tous les hommes, vous me fer-

riez faire des miracles, fermière, car vous avez des yeux... ah ! des yeux...

M^{me} JOSSELIN.

Quelle chaleur !

BIGARRÉ.

Ah ! que je suis donc chagrin.

Où, le pied l'est et l'air malin.

En peu je ferais du chemin ;

Vous me verriez, matin et soir,

Me consacrer à mon devoir.

Satisfait dans mes vœux,

Près d'vous toujours joyeux,

Je m'trouverais heureux !

ENSEMBLE.

Satisfait, etc.

M^{me} JOSSELIN.

Satisfait dans ses vœux,

Près d'moi toujours joyeux,

Il s'trouverait heureux !

Mais, pour un si beau dévouement,

Vous seriez peut-être exigeant ?

BIGARRÉ.

Oh ! non, fermière, croyez-le bien,

Je n'demanderais presque rien ;

D'vous un regard, quelques mots,

L'plus précieux des loix,

Paieraien'tous mes travaux !

ENSEMBLE.

D'vous, etc.

M^{me} JOSSELIN.

Un regard, quelques mots,

L'plus précieux des loix,

Paieraien'tous ses travaux.

Eh bien ! nous verrons ça, dans quelques jours.

BIGARRÉ.

Tout de suite, fermière, tout de suite.

M^{me} JOSSELIN.

Du bruit !.. Je rentré bien vite.

BIGARRÉ.

Eh quoi ! fermière...

M^{me} JOSSELIN.

On est si méchant dans notre petit endroit.

(Avant de rentrer, elle fait un signe de discrétion.)

à Bigarré.)

BIGARRÉ.

Elle n'a pas dit non, et ce geste... j'ai de l'espoir !

SCÈNE XVII.

BIGARRÉ, POLIVEAU.

BIGARRÉ.

Mon vieux, j'ai une foule de choses à te conter.

POLIVEAU.

Moi aussi.

BIGARRÉ.

J'ai fait une conquête.

POLIVEAU.

Moi aussi.

BIGARRÉ.

Une veuve étonnante.

POLIVEAU.

Une fille délicate.

BIGARRÉ.

Cossue, faut voir !

POLIVEAU.
Nalve comme le coquelicot des champs... Mariette.

BIGARRÉ.
J'en ignore... M^{me} Josselin.

POLIVEAU.
Connais pas.

BIGARRÉ.
Des pièces tout entières d'avoine, de pommes de terre.

POLIVEAU.
Elle sait faire la galette...

BIGARRÉ.
Trois cents bêtes à cornes... Je serais là dans mon élément naturel.

POLIVEAU.
Voilà la femme qu'il me faudrait!

BIGARRÉ.
Qu'est-ce que tu dis donc? Voilà les femmes qu'il nous faudrait!

POLIVEAU.
Et, après tout, pourquoi ne nous marierions-nous pas?

BIGARRÉ.
Au fait, pourquoi pas?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, KERVEC.

POLIVEAU.
Arrivez, digne ami, arrivez donc! Nous vous attendions avec la plus vive impatience.

KERVEC.
Est-ce que vous avez encore faim?

POLIVEAU.
Ah! bien, oui, faim!... Nous sommes amoureux.

KERVEC.
Amoureux?

BIGARRÉ.
Tous deux... fous!

POLIVEAU.
Et comme nous sommes encore passablement incotinus ici, nous comptons sur vous pour avancer les choses près des parents.

KERVEC.
Comment, vous voulez?

POLIVEAU.
Que vous nous serviez d'ambassadeur, comme vraiment patriarchal.

BIGARRÉ.
On n'en fait plus comme vous.

POLIVEAU.
De cette manière-là, grâce à vous, nous faisons une fin : nous nous fixons ici, pour toujours.

KERVEC, à part.
Au fait, c'est un moyen de le retenir près de moi.

POLIVEAU.
Vous tenant lieu de père, vous monterez notre ménage.

BIGARRÉ.
Vous nous doterez.

KERVEC.
Je vous doterai!

POLIVEAU.
Mais soyez tranquille, nous vous rendrons tout cela, plus tard.

BIGARRÉ.
Très tard.

POLIVEAU.
Vous allez donc vous rendre sur-le-champ chez la mère de Mariette.

KERVEC.
Mariette... Impossible! c'est mon élève.

POLIVEAU.
Justement!.. Je l'épouse de confiance.

KERVEC.
Où, mais moi-même, j'avais songé...

POLIVEAU.
A l'épouser, peut-être?

KERVEC.
Après?

POLIVEAU.
Farceur!.. Dis donc, Bigarré, seize ans!..

BIGARRÉ.
Faut que vous ayez joliment du front, pour vouloir épouser ça.

KERVEC.
Ça me regarde... Je refuse formellement.

POLIVEAU.
Ah! vous refusez... Eh bien! comme il nous en coûterait trop de revoir celles qui ne pourraient être à nous, nous partons aujourd'hui même, à l'instant... nous nous engagerons.

KERVEC.
Vous vous feriez soldats?

POLIVEAU.
Oui, et, à la première affaire, nous nous ferons tuer... Partons, Bigarré!

BIGARRÉ.
Partons, Poliveau! (Ils font quelques pas.)

KERVEC.
Arrêtez, malheureux! j'irai!.. (A part.) Après tout, il me restera la fermière.

BIGARRÉ.
Quant à moi, ma passion n'a pas de mère; c'est une veuve.

KERVEC.
Une veuve?

BIGARRÉ.
M^{me} Josselin.

KERVEC.
M^{me} Josselin! ah! par exemple, pour celle-là, jamais!

POLIVEAU.
Est-ce que vous aviez aussi des vues sur elle?

BIGARRÉ.
Il veut donc épouser tout le monde, ce gallard-là?

KERVEC.
Je vous le répète, jamais!

BIGARRÉ.
Poliveau, partons!

POLIVEAU.
Partons, Bigarré!

(Ils s'éloignent de nouveau; Kervec ne bouge point.)

BIGARRÉ.
A l'armée!

POLIVEAU.
A l'armée!

(Quelques pas de plus.)

KERVEC.
Ciel! arrêtez!.. (A part.) L'existence avant tout!

POLIVEAU.
Chez Mariette d'abord... En route, papa Kervec!

BIGARRÉ.
Leste et presto.

KERVEC.
C'est bon, c'est bon; nous avons le temps.
(En s'en allant.) Je vous demande un peu de quoi j'ai l'air?

SCÈNE XIX.

BIGARRÉ, POLIVEAU.

POLIVEAU.
Je ne sais pas, mais le cœur me bat... Si la mère de Mariette...

BIGARRÉ.
Que tu es bête!.. Je réponds de son consentement comme de celui de la fermière.

POLIVEAU.
J'aurais une femme!

BIGARRÉ.
Nous en aurons, parbleu, bien deux!

POLIVEAU.
Nous serions des gens établis.

BIGARRÉ.
Mieux que ça, mon vieux... propriétaires!

POLIVEAU.
Propriétaires!..

ENSEMBLE.

(Ils se regardent.)

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!..

Ah! pour nous quel beau jour!

Nous serons maîtres à notre tour,

Vivons la joie et l'amour!

POLIVEAU.
Je m'vois, mon cher, dans mon ménage,

Déjà

L' papa

D' dix enfants gros et frais!

On sait que pour ce genre d'ouvrage.

Un bon ouvrier ne boude jamais!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, KERVEC.

POLIVEAU.
Eh bien?

KERVEC.
La mère de Mariette consent à votre mariage.
(A part.) Elle m'a fait une grimace affreuse.

POLIVEAU.
Mariette serait à moi!.. Ronde générale!..

ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour! etc.

(Ils dansent autour de Kervec.)

BIGARRÉ.
Chez la fermière, maintenant.

POLIVEAU.
Chez la fermière!..

KERVEC.
Ils ne me laisseront seulement pas respirer.

(Il entre chez M^{me} Josselin.)

BIGARRÉ.

Tiens, c'est drôle, voilà que je tremble aussi; mon cœur fait tic tac.

POLIVEAU.

Ah bah! laisse donc, tu es trop bel homme pour rien craindre.

Toujours bons enfans,
Dans nos goûts, not' langage;
Comme aux rudes temps,
Qu' l'amitié nous engage;
Argent, noc's, galas,
Tout s'ra, vieux, en partage.
Mais crainte d'embarras,
Nos femmes n'en seront pas.

(Kervec apparaît.)

BIGARRÉ.

Eh bien?

KERVEC.

On autorise vos visites. (A part.) Il m'en coûtera les dix arpens.

BIGARRÉ.

J'ai de la chance! En avant, le tremblement!

ENSEMBLE:

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour! etc.

(Ils font danser Kervec malgré lui.)

KERVEC, se traînant jusque chez lui.
Quels démons!..

BIGARRÉ.

Je cours remercier la fermière!

(Il entre chez M^{me} Josselin.)

SCÈNE XXI.

POLIVEAU, MARTHE.

POLIVEAU, se frottant les mains.

Tout marche à merveille... La filense!.. et moi qui l'avais oubliée... ah! c'est mal... Venez, brave femme; venez partager ma joie!

MARTHE.

Tout a bien changé depuis ce matin, n'est-ce pas?... Kervec n'a rien à vous refuser.

POLIVEAU.

Rien.

MARTHE.

Vous voyez que votre bonne action vous a porté bonheur.

POLIVEAU.

Vous me l'aviez prêté... Je ne sais pas, mais je commence à croire que vous êtes véritablement sorcière.

MARTHE, souriant.

Vous aussi!..

POLIVEAU.

Mais sorcière faisant du bien, et celles-là on les aime... Oui, j'ai dans l'idée que vous n'êtes pas étrangère à tout ce qui m'arrive.

MARTHE.

C'est vrai.

POLIVEAU.

Le mot du logogriphe?

MARTHE.

Kervec croit que son existence est attachée à la vôtre.

POLIVEAU.

Ah bah!.. c'est donc ça qu'il n'a rien à me refuser. (Réfléchissant.) Qu'est-ce que je pourrais

donc bien encore lui demander?.. (Vivement.)
J'ai mon affaire!.. Oui, je ne serai content que lorsque je vous aurai vue vous-même heureuse. On n'oserait plus s'attaquer à vous dans une position plus élevée... On vient... c'est Kervec! à merveille!.. Marthe, cachez-vous là, sous ce berceau.

MARTHE.

Que prétendez-vous faire?

POLIVEAU.

Vite, vite, et ne paraissez que lorsque je vous le dirai.

SCÈNE XXII.

POLIVEAU, KERVEC, MARTHE, sous le berceau.

KERVEC.

Qu'est-ce qu'ils font, maintenant? Avec eux, j'ai toujours peur.

POLIVEAU, allant à lui.

Papa Kervec, vous vous êtes bien comporté tantôt, vous en serez récompensé.

KERVEC.

De quoi s'agit-il encore?

POLIVEAU.

Nous vous avons enlevé deux femmes.

KERVEC.

Hélas! oui; deux!

POLIVEAU.

Eh bien! je veux vous en donner une de ma main.

KERVEC.

Vous!

MARTHE, à part.

Que dit-il?

POLIVEAU.

Oh! mais une femme... vous en avez peu vu comme celle-là.

KERVEC.

Jolie?

POLIVEAU.

Adorable.

KERVEC.

Et jeune?

POLIVEAU.

Oui, oui, son âge est très-gentil... Ah! elle vous dorlotera... elle vous mijotera celle-là... vous pouvez tomber malade tant que vous voudrez, vous êtes sûr d'avoir une bonne garde pour vous soigner.

KERVEC.

Eh! mais, ce n'est quelquefois pas à dédaigner.

POLIVEAU.

Hein! ça vous va qu'on se soit occupé de vous; ce brave papa Kervec!

KERVEC, à part.

A la bonne heure, voilà un procédé plus délicat...

POLIVEAU, à Marthe.

Venez!

MARTHE, hésitant.

Quoi! vous voulez que je me prête à cette plaisanterie.

POLIVEAU.

Venez donc... Papa Kervec, voici la personne en question.

KERVEC, avec empressement.

Ah! voyons! (Se retournant.) Marthe!.. ah! pour le coup, c'est par trop fort, et vous n'avez jamais pu croire...

POLIVEAU, froidement.

J'ai cru.

KERVEC.

Je ne l'épouserai pas!

POLIVEAU.

Vous l'épouserez!

KERVEC.

Du tout!

POLIVEAU.

Si fait!.. si non, je suis capable de me porter à quelque extrémité fâcheuse, vous savez.

KERVEC.

Mon Dieu, dans quelle position...

MARTHE, à part, le regardant.

Je puis donc enfin me venger de ses dédains.

POLIVEAU, à Kervec.

Voyons, dites-lui quelques douceurs... les femmes aiment ça.

KERVEC.

Il y a trente ans, ça se pouvait.

POLIVEAU.

Comment, celle-là aussi?... Quel lapin!

KERVEC.

Aujourd'hui, j'ai tout oublié.

POLIVEAU.

Oh! si ce n'est que ça, je vais vous souffler... Prenez-lui d'abord la main, ça fait bien.

(Il met la main de Marthe dans celle de Kervec.)

MARTHE, à mi-voix.

Comme autrefois, M. Kervec.

KERVEC.

J'enrage!..

POLIVEAU.

Dites-lui: je vous aime... allons.

KERVEC, faisant un effort.

Je vous... aime.

MARTHE.

Encore comme autrefois, M. Kervec.

POLIVEAU.

Je vous adore... beaucoup d'ardeur, d'entraînement...

KERVEC, de même.

Je vous... vous adore.

MARTHE.

Toujours comme autrefois.

POLIVEAU.

Et je vous supplie...

KERVEC, éclatant.

Ah! je ne me prêterai pas plus longtemps à vos indignes menées, car je le vois, je suis la dupe d'un complot.

POLIVEAU.

Qu'appellez-vous complot?

KERVEC.

Oui, oui, vous vous entendez tous deux pour me rendre votre victime.

POLIVEAU.

Quand je voulais faire votre bonheur en vous unissant à une femme charmante.

KERVEC.

Gardez-la, votre femme charmante.

POLIVEAU.

C'est-à-dire que vous me refusez.

KERVEC.

De toute mon énergie.

POLIVEAU.

Vous me pousserez à bout.

KERVEC.

Ca m'est égal.

POLIVEAU.

Je partirai.

KERVEC.

Va-t'en !

POLIVEAU.

Eh bien ! puisqu'il est impossible de vivre avec vous, adieu, pour toujours, vous ne me reverrez plus !
(Il sort précipitamment.)

KERVEC.

Bon voyage !

MARTHE.

Il se dirige du côté de la rivière.

KERVEC, tressaillant.

De la rivière !

MARTHE.

Mais, avec une tête si exaltée, sa vie est en danger.

KERVEC.

En danger... Oh ! mon Dieu, qu'est-ce que j'éprouve là ?.. Est-ce la fatigue ou bien l'horoscope s'accomplirait-il réellement ?

MARTHE, regardant toujours dans la coulisse.
Comme il court !

KERVEC.

Oh ! oh ! c'est fini... Je suis bien malade...
(Tombant sur le banc.) Mes forces m'abandonnent... A moi, mes amis ; ne le laissez pas périr... au secours... arrêtez-le... pour Dieu ! arrêtez-le !

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, BIGARRÉ, M^{me} JOSSELIN,
MARIETTE, LUC, PAYSANS.

CHOEUR.

Aix : Clochettes de la pagode..

Mais, en ces lieux, quel tapage !

Que veulent dire ces cris ?

Abandonnant notre ouvrage,

Vite, accourons, mes amis.

KERVEC.

Empêchez Poliveau de commettre un acte de désespoir... de se jeter à la rivière.

TOUS.

A la rivière !

BIGARRÉ.

Ne regardez pas.

TOUS, détournant la tête avec effroi.

Ah !

BIGARRÉ.

Il se déshabille... Il s'élance dans l'eau.

KERVEC.

Le malheureux va se suicider.

BIGARRÉ.

On ne le voit plus. (S'élançant.) Je vole à son secours.

KERVEC.

Courez, mes amis, courez tous. Une forte récompense à celui qui le sauvera.

(Luc et les paysans sortent vivement.)

SCÈNE XXIV.

KERVEC, assis ; MARTHE, M^{me} JOSSELIN,
MARIETTE.

KERVEC.

Ah ! puissent-ils arriver à temps.

MARTHE, à part.

Eu vérité, je ne sais plus que penser.

KERVEC, prêtant l'oreille.

Rien... il était trop tard... je sens que je m'en vais... Marthe avait raison... je n'ai pas même une heure à vivre... De l'eau... du vinaigre... je m'évanouis... (Cris lointains : Le voilà ! le voilà !)

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, POLIVEAU, BIGARRÉ, LUC,
PAYSANS.

(Poliveau a sa veste et se crampe à la main.)

CHOEUR.

Aix : Sous ce plant feuillage.

Plus de cris, de tristesse ;

Bonheur lointendu !

A sa vive légèresse,

Le voilà donc rendu.

KERVEC, se levant.

Ah ! ça va déjà mieux... beaucoup mieux.

BIGARRÉ.

C'est moi que Yai sauvé.

POLIVEAU, à Bigarré.

Tu aurais bien dû me laisser me baigner encore un peu.

BIGARRÉ, avec emphase, à Kervec.

Le courant l'entraînait déjà.

POLIVEAU, à part.

Je faisais la planche.

KERVEC, le serrant vivement dans ses bras.

Méchant, qui as voulu m'abandonner... moi qui ne puis vivre sans toi.

POLIVEAU, cherchant à se dégager.

Mais vous m'étouffez.

KERVEC.

C'est vrai... Je ne pense pas... après une pareille secousse... Pauvre ami !..

POLIVEAU, remettant sa veste.

Permettez, une tenue décente est de rigueur, et ils ne m'ont pas seulement laissé le temps... je craignais même d'avoir perdu dans la bagarre, cet anneau, auquel je tiens plus qu'à la vie.

KERVEC.

Oh ! mon Dieu, qu'ai-je vu ?.. et quel souvenir...

POLIVEAU.

Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend donc ?

KERVEC.

Oui, oui, je ne me trompe pas... N'y a-t-il pas deux lettres tracées sur cet anneau ?

POLIVEAU.

Sans doute, L. M.

KERVEC.

C'est bien ça, Louise-Marie... Mais de qui le tenez-vous ?

POLIVEAU.

De celle à qui il fut donné, et qui n'est plus... de ma mère.

KERVEC.

De ma sœur !

TOUS, avec surprise.

Sa sœur !

POLIVEAU.

Comment, vous seriez mon oncle, mon vieux farceur d'oncle... Savez-vous bien, alors, que nous aurions un terrible compte à régler ensemble ?.. Ma pauvre mère repoussée par vous, forcée de fuir ce village...

KERVEC.

Chut ! ne parlons pas de ça.

POLIVEAU.

Mais, soyez tranquille, vous ne le porterez pas en paradis ; je ne vous passerai rien, et, pour commencer, vous épouserez Marthe.

KERVEC.

J'épouserais le diable, si tu me le disais.

POLIVEAU.

Très bien !.. Marthe, voilà votre sort assuré.

MARTHE, avec effusion.

Merci, André, merci ! (À Kervec.) Vous reconnaissez donc encore l'empire de mes charmes ?

KERVEC.

Tes charmes sont passés, hélas ! mais tes sortilèges...

POLIVEAU, prenant la main de Mariette.

A moi la jolie Mariette !

MIGARNÉ, prenant la main de M^{me} Josselin.

A moi la belle fermière !

KERVEC.

A moi la sorcière !..

CHOEUR.

Aix de la Bretagne, (tous se ret.)

Toujours unis,

Toujours amis,

De ce village

Bannissons l'orage..

Don't avantages !

Qu'ici la paix,

Dans nos ménages,

Règne à jamais !

M^{me} JOSSELIN, au public.

Que par vous la fermière soit heureuse.

MARIETTE.

De Mariette assurez l'avenir.

MARTHE.

Daignez protéger la pauvre fileuse ;

Ah ! trop long-temps elle dut souffrir !..

CHOEUR.

A vos vœux,

Toujours soumis,

De ce village

Bannissons l'orage.

Par vos suffrages,

Qu'ici la paix,

Dans nos ménages,

Règne à jamais !

FIN.